

denis savary

EUSTACHE

Exposition du 24 mars au 6 mai 2017

Vernissage le 23 mars à 18h

Rue des Bains 61, 1205 Genève

La Galerie Xippas de Genève est heureuse de présenter une exposition de l'artiste suisse Denis Savary. Après le MAMCO en 2015, le Centre Culturel Suisse de Paris et le Confort Moderne de Poitiers en 2016, l'artiste suisse présentera, pour sa nouvelle exposition personnelle à la galerie, un ensemble de pièces inédites.

Au regard de ses œuvres, Denis Savary apparaît de prime abord comme un artiste insaisissable, difficile à cerner. Dessinateur, vidéaste, sculpteur, fin érudit de l'Histoire de l'art, Denis Savary vient perturber toute volonté de catégorisation et de classification. L'ensemble de ses œuvres, expositions et mises en scène raconte une histoire qu'on ignore mais dont on distingue un récit sous-jacent. Comme le montrent ses œuvres aussi diverses que parfois étranges, il se joue d'un vaste imaginaire s'appropriant celui des Inuits, de la littérature américaine de John Fante, William Carlos Williams, Charles Olson ou de Claes Oldenbourg et Frank Stella, pour ne citer que quelques sources. Mais il n'est nul besoin de connaître ces références pour apprécier ces expositions. Il suffit de les regarder pour ce qu'elles sont avant tout, des expositions riches de trouvailles formelles, de choses hybrides, et de merveilleux.

Denis Savary est né en 1981 à Granges-Marnand en Suisse. Il vit et travaille à Genève. Diplômé de l'École Cantonale d'Arts de Lausanne, où il enseigne actuellement, il a été en résidence au Pavillon du Palais de Tokyo en 2006/2007. Parmi ses nombreuses expositions personnelles, citons : Le Musée Jenisch (2007), le Jeu de Paume (2008), le Centre Pasquart (2010), La Ferme de Buisson (2010), Kunsthalle Bern (2012), Musée d'art et d'histoire de Genève, (2013), Mamco (2015), le Centre Culturel Suisse de Paris (2016) et le Confort Moderne de Poitiers (2016). À l'occasion du centenaire DADA en 2016, Denis Savary est invité par la Fondation Fluxum et le Flux Laboratory. De cette invitation résulte la création *Lagune* qui sera jouée entre autre au Cabaret Voltaire de Zurich, au MEG de Genève et au National Museum of Contemporary Art (EMST) à Athènes. Son œuvre a également été exposée au Palais de Tokyo, au Swiss Institute (New York), au CAPC Musée d'art contemporain (Bordeaux) au Printemps de septembre (Toulouse) et au FRAC Languedoc-Roussillon.

Eustache ou le tic de l'ours

Texte de Paul Bernard, curateur, MAMCO

Le « tic de l'ours » désigne un trouble du comportement chevalin qui se traduit, pour la bête, par un mouvement incessant de sa tête de gauche à droite – à la manière de ces petits chiens de plastique que l'on trouve à l'arrière des voitures. Dans le roman *Cosmas ou la Montagne du Nord* d'Arno Schmidt, le paysan grec Anatolios révèle un curieux remède pour soigner un cheval atteint : il trace soigneusement une ligne verticale « large comme la main » juste devant le visage de l'animal. « Le cheval hésitait encore ; interrompit ses mouvements ; tourna la tête vers nous d'un air interrogatif : ? voulut continuer son tic - ça ne marchait pas ! il rabattit les oreilles vers l'avant, souffla, racla la terre : la queue levée : hé oui, ça ne marchait plus !! » Bien réalisée, la géométrie la plus élémentaire suffit à calmer les ardeurs d'un animal déboussolé ; ce que confirment par ailleurs de nombreuses recettes similaires pour hypnotiser une poule, ou dompter la frénésie d'un enfant hyper actif.

Déplacé dans le champ de l'art, le remède paysan nous intéresse à deux titres. D'une part, il nous plaît d'envisager ce type d'expérience pour mettre en évidence une relation particulière qui pourrait se nouer entre, disons, expressivité sauvage et abstraction radicale. Pour le dire un peu bêtement, on peut mentalement imaginer que, mis l'un en face de l'autre, un Jackson Pollock et un Barnett Newman de dimensions similaires neutraliseront leur champs de force respectifs. Il y a d'autre part cette façon d'empêcher le mouvement latéral par une ligne ascendante. Comme si la confrontation de l'animal et de la ligne provoquait une sorte de point d'équilibre, à la manière de la bulle d'un niveau en train de se stabiliser, ou, pour rester toujours dans le champ de l'art, comme ces ballons de basket qui flottent entre deux eaux, et bien au centre de l'aquarium.

Ce principe du remède dans la mise en relation d'éléments contradictoires et dans la recherche d'équilibre nous paraît traverser une bonne partie de l'œuvre de Denis Savary, qu'il soit inhérent aux pièces elles-mêmes ou qu'il soit manifeste dans l'accrochage de ses expositions. En voici quelques exemples tirés indifféremment de ses expositions récentes : *Oyvind*, une poupée esquimau en cuir, est hypnotisée par les troubles optiques du film *Cannelé* ; *Tunnels*, une pièce massive en gabions percée d'ouvertures cardinales partage une salle avec *Gloria*, une succession de serviettes de tables présentées en hauteur ; les trois masques en bronze qui constituent *Loup* lorgnent *Stromboli*, un nu-paysage en caoutchouc ; les gigantesques noix de coco éléphantiques de *Maldoror* apparaissent dans une forêt de plantes motorisées, puis devant une grille colorée ; *Le Must*, le plan fixe d'une boîte de nuit déserte où s'agitent les stroboscopes, fascine les poupées velues *Alma* et *Fernando*. Ce sont encore les projets d'une montgolfière transportant un orchestre, une ville sur roulettes manœuvrant autour d'une marionnette arachnéenne, des baleines portatives observées par des enseignes japonisantes. Partout des regardeurs pétrifiées et des danseurs flottants.

Eustache, son exposition à la galerie Xippas, fait elle aussi ressortir cette thérapie des contraires. Dès son titre, l'exposition se place sous la figure d'un cinéaste dont le chef d'œuvre, *La Maman et la Putain*, n'est qu'affaire de contradictions insolubles. A la galerie, on trouve d'un côté une meute de chiens endormis. Affalés au sol, leurs contours évoquent des tas de pierres, des tas de nuages - des non-formes tapies et lourdes, comme indifférentes au monde extérieur. Leur sont associés, pour chacun d'entre eux, un cerf-volant, une forme légère, prête à s'élever et dont la structure rigide et la symétrie ne peuvent manquer de renvoyer à tout un pan de l'abstraction *hard edge* tandis que leur transparence rappelle certains vitraux. Cette opposition formelle se double d'une opposition sémantique. Si l'image d'un chien endormi évoque un intérieur tranquille et chaud, le cerf-volant renvoie lui aux loisirs d'extérieur et aux après-midi venteux. Tas et fenêtre, informe et concret, plis flegmatiques et tensions des voiles : l'espace de leur cohabitation serait celui d'une apesanteur contrariée, d'une gravité molle, d'un plan mouvant. Un espace dont la clôture ferait par ailleurs défaut, entre intérieur domestique et plein air, à la manière de ces maisons de poupées « scalpées » qui ont pu intéresser l'artiste.

On pourrait se satisfaire de cette approche sémiotique de l'œuvre et continuer d'égrener le chapelet des signifiants contradictoires, gloser encore sur cet « équilibre instable » pour prendre une formule galvaudée. Cela nous ferait manquer cependant une autre part fondamentale de l'œuvre de Denis Savary dont les indices se manifestent ici dans le titre et l'image choisie pour le carton d'invitation : son goût pour les doubles fonds narratifs.

« Eustache » nous a permis de parler du cinéaste mais c'est davantage pour sa qualité de nom propre d'un chien bien réel que Denis Savary l'a choisi. Eustache le chien se confond chez l'artiste avec le chien errant adopté et baptisé Stupide par John Fante dans son roman éponyme. Un akita pataud, aux dimensions hors normes, (« presque un ours »), gros dormeur, obsédé sexuel, et dont l'extravagance électrise Fante : « il apaiserait la douleur, panserait les blessures de mes journées interminables, de mon enfance pauvre, de ma jeunesse désespérée, de mon avenir compromis. » Cet animal indifférent qui, tout en profitant des avantages de la domesticité, en refuse toutes les convenances apparaît comme le meilleur remède à la dépression qui s'empare de l'écrivain.

L'image du carton d'invitation donne elle quelques précisions sur l'origine des cerfs-volants. Il s'agit d'une vue des premiers essais de Ferdinand Ferber, un des pionniers de l'aviation, s'élançant depuis le château de Rue sur une sorte de parapente en 1898. L'ingénieur fit par la suite d'autres essais à Genève, avec différents prototypes. Parmi ses notes, on trouve notamment le compte rendu suivant, en octobre 1899 :

- 1 — *Se jeter d'une hauteur de 1,50 m. Résultat : on sent une pression, mais insuffisante.*
- 2 — *Se jeter du haut d'une échelle. Résultat : on ne sent aucune pression, les voiles ne se gonflent pas. On se pince le pouce.*
- 3 — *On descend la côte vers le Rhône mais, le vent ne soufflant pas dans ce sens, aucun résultat.*
- 4 — *Essai en cerf-volant, un cheval attelé. On constate que l'appareil est un excellent cerf-volant.*
- 5 — *On se jette du haut du poteau de gymnastique : aucun résultat.*

Denis Savary s'était déjà emparé de ces quelques phrases pour les inscrire sur un mur. On y retrouve cette quête de la juste hauteur, cette volonté d'échapper aux lois de la gravité. On y lit surtout ces petits fiascos domestiques (*on se pince le pouce*) qui accompagnent les recherches obsessionnelles.

Dans ce télescopage narratif, Fante et Ferber, l'écrivain acariâtre et l'ingénieur obstiné, se portent une assistance mutuelle. Promesse d'envol et tranquille indifférence figent la scène de leur rencontre, suspendent pour un temps leurs échecs, leur chute.

A l'aune de ces considérations structurales et narratives, je souhaiterais pour finir revenir sur un sentiment plus général. Une amie me décrivait récemment les œuvres de Denis comme des accessoires qui n'auraient pas de scène. On a souvent parlé du rapport que l'artiste entretient au théâtre et à la marionnette, souligné le burlesque qui traverse son œuvre. Les chiens et les cerfs-volants, Fante et Ferber, ont, c'est évident, un large potentiel comique. Mais la comédie de leur ménage est d'un type tout à fait particulier. Elle se fonde sur des objets et des postures bien plus que sur le langage ou la performance. Une comédie suspendue, silencieuse, étouffée, matte qui tient autant du cinéma muet surréaliste que du *comic strip* sans dialogue. Une comédie dont la chute serait sans cesse repoussée mais qui construit à force de figures, de décors et d'objets, son propre monde, ses propres lois physiques, ses propres remèdes.

Paul Bernard
Curateur, Mamco, Genève